

Madagascar - Le bon samaritain des bidonvilles

Paris-Match – Valérie Trierweiler - 04/10/14



Le père Pedro Pablo Opeka, 66 ans, prêtre lazariste, est arrivé à Madagascar en septembre 1975. Dans la banlieue d'Antananarivo, il consacre sa vie aux miséreux de la Grande Ile. © Corentin Fohlen

De notre envoyée spéciale à Madagascar Valérie Trierweiler

Autour de la plus grande décharge d'Antananarivo, le père Pedro a construit une cité pour les damnés de la Terre.

Ni l'une ni l'autre ne parle français. Qu'importe ! Elles ne parviennent pas à prononcer le moindre mot. Je tente une nouvelle question, traduite en malgache par la directrice du centre. Les regards de Mélodie et Mélodiane ne se croisent pas. Elles ne veulent pas montrer l'une à l'autre que dans leurs yeux naissent des perles de larmes. Comme si le reflet de Mélodie était renvoyé à Mélodiane, et inversement, dans un mauvais jeu de miroir. Il y a seulement quelques mois que les jumelles d'une douzaine d'années sont arrivées au centre Espoir. Le père a déserté depuis longtemps. La mère, financièrement incapable d'élever ses filles, s'appêtait à les laisser filer pour la France. Une adoption les attendait, paraît-il. Mais la police malgache a mis la main sur ce réseau de trafic d'enfants. C'en est fini du rêve français. Pourtant, les deux sœurs continuent à croire qu'un jour elles partiront vers cet ailleurs. En attendant, elles vivent comme soixante autres petites filles dans ce centre, fondé et financé par une dizaine d'adhérents français et malgaches, parmi lesquels Michel Ramiaramanana, conseiller du président et descendant de l'ex-royauté. Chaque année, ils doivent récolter 50 000 euros pour offrir une vie digne à ces très jeunes filles. Certaines dormaient dans des cartons ou des cages à poules, d'autres sont orphelines.

Combien sont-elles à avoir été retirées à leurs parents par la justice, pour maltraitance ou viols intrafamiliaux ? Un tabou sur l'« île rouge ». Les pères, les oncles, les cousins abusent de la plus jeune sans que personne en parle, s'en offusque. Plusieurs d'entre elles n'avaient pas 4 ans quand elles ont commencé à être violées au sein de leur propre famille. On ignore ce qu'ont vécu précisément Mélodie et Mélodiane. Elles ont plusieurs années de retard scolaire et leurs traumatismes affleurent. Quand je leur demande comment elles voient leur avenir, la seconde, dans un murmure mêlé de sanglots, me répond : « Aider mes parents. » Jean-Luc Yviquel, fondateur d'Espoir, assis à mes côtés, submergé par l'émotion, se lève et disparaît. Je décide moi aussi d'interrompre mes questions.

Je comprends que c'est une torture. Au fil de la journée, les deux fillettes se rapprochent de moi, attrapent ma main. La timidité s'efface peu à peu, leur joie s'affiche. Haingo se met à chantonner, pleine de malice : « Vous, les copains, je ne vous oublierai jamais. » A 11 ans, elle n'en paraît que 6 ou 7, conséquence d'années de souffrance. Sa mère est morte à sa naissance ; le père, alcoolique, faisait ingurgiter son poison à sa fille.

Ici, chaque cas est unique et déchirant. Les petites recueillies dans la rue ont davantage de difficultés à s'intégrer, et les fugues sont fréquentes. Après des premières années éprouvantes, les pensionnaires ont désormais la chance d'être nourries à leur faim. D'aller à l'école, aussi. La liste d'attente est interminable. Dans ce pays, l'un des plus pauvres de la planète, près de la moitié de la population reste analphabète. Un tiers des enfants, les filles surtout, ne reçoivent pas d'enseignement. Même s'il manque encore beaucoup de moyens, le centre Espoir est un paradis en comparaison des bas quartiers d'Antananarivo. A « Tana », la misère ne saute pas aux yeux, il faut aller à sa rencontre pour trouver l'inimaginable, l'indicible. Des dizaines d'enfants et leurs parents vivent au milieu des eaux croupies et des ordures. Ils n'ont rien. Même les bidonvilles d'Haïti, d'Afrique du Sud ou d'Inde semblent plus accueillants.

Pour accéder à cet enfer insalubre, on marche sur des planches reliant les bouts de terre où sont installées des habitations précaires. Lorsque la saison des pluies survient, elles emportent tout. Les eaux malsaines envahissent les maisons, des taudis de 4 mètres carrés qui abritent des familles de six ou huit personnes. La mortalité infantile atteint des records. Deux femmes avancent à notre rencontre, nous remercient d'être là : « Personne ne vient jamais ici. » Les enfants rient et se bousculent autour de nous. Nombre d'entre eux n'ont jamais vu de Blancs. Eux sont tout noirs, recouverts de traces du charbon qu'ils transportent. Notre présence intrigue. Les deux femmes nous conduisent dans l'église, où elles dispensent des cours d'alphabétisation à ces enfants déshérités. Dans cette école de fortune, ni cahiers ni stylos, pas davantage d'ardoises ou de livres.

C'est ici que le père Pedro, que nous rencontrons le lendemain, a commencé à venir au secours des indigents. Nous débarquons, sans qu'il soit prévenu, à Manantenasoa, où il a implanté son association, Akamasoa (Les bons amis). Il nous reçoit chaleureusement, insiste pour nous faire partager son déjeuner. Il y a dix ans, Match avait réalisé un reportage sur ce prêtre lazariste. Alors que son association fêtera ses 25 ans le 19 octobre, le travail réalisé est colossal. Cet homme de haute stature, né en Argentine et d'origine slovène, avec sa longue barbe blanche, en impose. Il se dégage de lui un charisme prodigieux. Il ne croit pas seulement en Dieu, il croit en un autre monde. Pour lui, la pauvreté n'est pas une fatalité, il l'a prouvé. En un quart de siècle, il a apporté son aide à 500 000 personnes. Aujourd'hui, 22 000 hommes, femmes et enfants vivent au sein de cette communauté. Mais c'est sans fin. Pour le seul mois d'août, 1 576 familles sont venues frapper à sa porte. Seulement dix ont pu être accueillies, dans une salle commune. Quatre autres se sont installées définitivement dans des maisons tout juste achevées. En 1989, le père Pedro s'est révolté lorsqu'il a eu cette vision d'horreur d'un millier d'enfants grouillant sur l'immense décharge publique, leurs petits corps s'enfonçant parfois jusqu'à mi-hauteur dans ce tas d'immondices. La décharge existe toujours. Il nous y conduit. Nous foulons la fange, suivis par une horde de petits fantômes, aux pieds nus pour la plupart. Restent quelques familles qui continuent à ramasser des bouts de métaux qu'elles vendront pour quelques centimes. Ceux que le prêtre a sortis les premiers de cette apocalypse sont aujourd'hui parents, et leurs enfants vont à l'école. Il les connaît tous, les appelle par leur prénom. En cette veille de rentrée, il vérifie que chacun est bien inscrit à l'école. A distance de la décharge, le père a acquis plusieurs hectares avec l'aide du prince Albert. Il a fallu convaincre qu'une autre voie était possible. « J'ai dit aux pauvres : "Tu n'as pas de bras pour travailler ? Tu n'as pas une bouche pour crier ?" » Pedro Opeka est fils de maçon. A 14 ans, il maniait lui aussi la pelle et la pioche en Argentine ; alors, le travail, aussi laborieux soit-il, est noble à ses yeux.

C'est le grand tabou de l'île rouge : les pères, les oncles, les cousins abusent des filles sans que personne s'en offusque

A Manantenasoa, les hommes se sont mis à creuser la carrière pour extraire de quoi construire les premières maisons. L'image d'un autre temps choque notre regard d'Occidentaux : des femmes de tous âges cassent des cailloux à longueur de journée. Rafao a 60 ans, et il y a déjà vingt-cinq années que, chaque jour hormis le - dimanche, elle gagne les abords de la carrière pour remplir son quota. Non, elle ne trouve pas ça dur. Elle sait ce qu'était la vie avant l'arrivée du père Pedro. Ce n'étaient pas les cailloux qui étaient brisés mais des vies entières. Silfi n'a que 18 ans. Elle aussi se plie à la tâche, son marteau à la main, comme des dizaines d'autres femmes. Son bébé de 6 mois est calé à ses côtés, du matin au soir. Les enfants n'ont pas encore fait leur rentrée, ils aident leur mère et recevront un petit pécule qui servira à acheter les fournitures scolaires. Cette communauté a des airs de village utopique. Ses habitants, les anciens bannis de la société, ont accès à l'eau potable, à l'électricité, à un dispensaire, à l'école et au travail. Réparties en quatre lieux, les familles se rassemblent le dimanche pour la messe du père Pedro. Les premières maisons, installées aux confins de la décharge fumante de gaz toxiques, doivent être rénovées.



Notre reporter et le père Pedro dans l'une des maisons de l'association, à Manantenaso. Cette famille espère pouvoir y emménager. © Corentin Fohlen

Le père Pedro parcourt le monde à la recherche de financements. La France y prend part. Tellement proche de notre pays, il rêve de la présence d'un chanteur français, le 19 octobre, pour fêter le quart de siècle d'Akamasoa. Avis aux amateurs professionnels ! Jamais il n'aurait imaginé que son projet prendrait une telle ampleur. Mais on le sent fier d'avoir tant accompli. Il s'agace contre le pouvoir : « Pourquoi les politiciens ne sont-ils pas plus solidaires de leur peuple ? Comment peuvent-ils rester indifférents à sa souffrance ? Si aujourd'hui on me dit : "Venez, il y a un endroit encore plus pauvre", j'irai peut-être. » Lorsqu'il apprend qu'un homme frappe sa femme, il intervient lui-même. Il a ses protégées, telle cette mère au regard vide qui a perdu cinq de ses sept enfants. L'homme de Dieu accueille en priorité les mères abandonnées, nombreuses, celles dont le mari est parti, trop souvent ravagé par l'alcool.

La situation des femmes est particulièrement difficile à Madagascar. Nous apprenons l'existence du « marché aux filles » d'Ivohibe, à 700 kilomètres au sud de Tana. Nous partons dans cette direction. Quarante-quatre heures de routes et de pistes dangereuses avant de parvenir à ce village enclavé dont le nom signifie « grande montagne ». Nous devons montrer patte blanche, nous présenter à la mairie, à la police, au chef de district. Ne rentre pas qui veut à Ivohibe, pas même un homme d'un village voisin, sinon au péril de sa vie. Ici, nous sommes chez les Bara. C'est cette ethnie qui a créé, depuis la nuit des temps, le marché aux filles, le « tsenan'ampela ». Il succède, chaque samedi, au marché aux zébus ; les éleveurs des alentours venaient y chercher des épouses. Ils pouvaient les tester, attendre qu'elles mettent au monde un garçon avant de s'engager. Le mari a toujours droit de vie ou de mort sur sa femme en cas d'adultère. Dans ce pays où l'on pratique le culte des ancêtres, la tradition a mué au fil du temps. Les hommes viennent désormais chercher du bon temps avec l'argent de la vente de leurs bêtes. Les femmes célibataires se prostituent le temps d'une soirée. Comme autrefois, elles s'apprêtent, avec leurs tresses enroulées sur les oreilles. Il y a là un garçon de 16 ans, marié avec une adolescente de 13 ans, qui ne cache pas ses intentions. Il veut une femme expérimentée le temps d'un rapport sexuel. Comme cet autre de 25 ans, qui se fait appeler Nicolas, marié lui aussi mais qui avoue qu'« une seule femme, ça ne [lui] suffit pas ». « Nous, dit-il, on aime les filles, et les filles aiment l'argent. » Nous assistons aux négociations entre hommes et femmes. S'ils font affaire, ils disparaissent, parfois pour dix minutes à peine, dans l'hôtel d'à côté. Là où nous dormions la veille, 2 euros la chambre catégorie luxe. Ni eau ni électricité, cafards et souris en contrepartie. Il arrive encore que de véritables couples se forment sur la place du village. Mais les mariages arrangés dès l'enfance perdurent. Il s'agit de ne pas disperser le troupeau de zébus, véritable source de pouvoir. La polygamie aussi a traversé les époques. Le plus gros propriétaire d'Ivohibe possède 1 000 têtes de bétail. Il vient de prendre une septième femme. Il a 70 ans, elle, à peine 18. La tradition veut que l'homme offre un cadeau à chacune des épouses pour leur faire accepter la nouvelle, leur « calmer le cœur ».

Malgré l'opulence de la Grande Ile, qui regorge de pierres précieuses, d'or, de pétrole, de fer et d'uranium, le pays continue de sombrer dans la misère. C'est sans doute sur la richesse humaine qu'il faudra compter. Et avant tout sur cette nouvelle génération de jeunes femmes, celles, moins fatalistes, qui ont pu accéder aux études : Larissa, ingénieur, de retour près des siens après six ans au Maroc ; Valérie, revenue offrir l'expérience que lui ont apportée des années dans l'humanitaire, au Tchad et au Nigeria ; ou encore Hortense et Diana, tellement présentes auprès des plus démunis. Un pays décidément rempli de bijoux, qu'il ne reste plus qu'à exploiter.

Valérie Trierweiler

« *Père Pedro. Combattant de l'espérance. Autobiographie d'un insurgé* », éd. JC Lattès.

Source : <http://www.parismatch.com/Actu/International/Le-bon-samaritain-des-bidonvilles-602922>